

Michel Mervaud
 Université de Rouen

L'histoire de la réception de Voltaire en Russie au XVIII^e siècle et au début du XIX^e¹ nous a appris qu'aucun des penseurs, écrivains et poètes français du XVIII^e siècle « n'a laissé dans l'histoire de la société et de la culture russes de cette époque une trace aussi large et aussi profonde que Voltaire² ». Mais qu'en est-il pour le XIX^e et le XX^e siècle³ ? On sait que Pouchkine, par exemple, était un grand admirateur de Voltaire⁴ et que sa prose, dans sa concision, a quelque chose de voltairien. La présente étude sur Voltaire vu par le socialiste Alexandre Herzen (1812-1870) pourrait être conçue comme une première contribution à ce vaste chantier⁵.

- 1 Piotr R. Zaborov, *Russkaïa Literatura i Vol'ter. XVIII-pervaïa tret' XIX veka* [La Littérature russe et Voltaire. XVIII^e-premier tiers du XIX^e siècle], Leningrad, « Naouka », 1978. Compte rendu de Ch. et M. Mervaud, *RHLF*, 2-3 (mars-juin 1979), p. 504-506.
- 2 P. R. Zaborov, « Une interprétation russe de Voltaire à la fin du 18^e siècle », *Dix-huitième siècle*, 10 (1978), p. 179. Il s'agit de Karamzine, qui, tout en ayant une préférence pour Shakespeare ou Young, admirait Voltaire, dont il traduit le *Précis de l'Ecclésiaste*, mais « dans la langue du préromantisme » (p. 185 et 188).
- 3 On peut consulter la remarquable bibliographie *Vol'ter v Rossii* [Voltaire en Russie], Moskva, Nasledie, 1995. Ce très précieux « index bibliographique » couvre la période 1735-1995. Il est introduit par deux articles de P. Zaborov et Iou. G. Fridstein.
- 4 Même si l'on constate, à la fin de sa vie, une évolution dans ses jugements sur Voltaire (Jean-Louis Backès, « Puškin à l'école de nos classiques », *Revue des études slaves* [désormais RES], t. 41/1-4, 1962, p. 107-118 [116-117]). On sait aussi que Dostoïevski a appris le français dans *La Henriade* (Alfred Rammelmeyer, « Dostoïevskij and Voltaire », *Zeitschrift für slavische Philologie*, 26, 1958, p. 252-278).
- 5 Le sujet n'a pas été traité par les chercheurs russes. En français, on ne dispose que de l'étude d'Alexandre Zviguilsky, « Alexandre Herzen, Voltaire et Rousseau », dans *Rousseau et Voltaire en 1978*, Actes du colloque international de Nice (juin 1978), Genève/Paris, Slatkine, 1981, p. 318-332. Pour les relations de Voltaire avec des écrivains et penseurs occidentaux (Pierre Leroux, Michelet, Victor Hugo, Malwida von Meysenbug, Heine, Herwegh), on peut consulter le numéro spécial de la *Revue des études slaves*, *Alexandre Herzen l'Européen*, sous la direction de J. Le Rider et M. Mervaud, t. 78/2-3, 2007.

Herzen, peu connu en France, était pourtant, selon Léon Tolstoï, l'un des six plus grands écrivains russes. Et par bien des aspects, il peut être considéré comme un Voltaire du XIX^e siècle. Auteur de romans, de nouvelles et d'essais, journaliste de talent, il est surtout célèbre par ses mémoires, *Byloe i dumy*, traduits en français sous le titre de *Passé et méditations*⁶. Fils naturel d'Ivan Iakovlev, un très riche aristocrate russe, et d'une Allemande de Stuttgart, il a senti très tôt la situation fautive dans laquelle il se trouvait, et qui a sans doute contribué à faire naître en lui son esprit rebelle. Dès l'âge de quatorze ans, il voue un culte aux insurgés décembristes de 1825, et, avec son ami Ogarev, prête le serment de consacrer sa vie à la lutte pour la liberté. Comme Voltaire, il fera figure d'opposant, mais dès sa jeunesse, et d'une manière plus radicale. Ses études universitaires à peine terminées, il est déporté une première fois à Viatka, près de l'Oural (1835-1838), puis une deuxième fois à Novgorod (1841-1842).

240

Ayant réussi à obtenir un passeport, il se rend en France avec sa famille. Puis, après l'échec de la révolution de 1848 et une série de drames personnels, il se réfugie en Angleterre. En 1853, ayant sauvé une partie de sa fortune, il fonde à Londres la première imprimerie russe libre, avec des publications périodiques comme *L'Étoile polaire* [*Poliarnaïa Zvezda*] et *La Cloche* [*Kolokol*], qui contribuent à faire naître en Russie une opinion publique et à y faire abolir le servage. Parallèlement, il conçoit un « socialisme russe » fondé sur les institutions populaires que sont la commune paysanne (le mir) et les coopératives ouvrières (artels). Herzen ne reverra pas la Russie : il mourra en proscrit à Paris, le 21 janvier 1870. Par son action et par son audience, il peut être comparé au patriarche de Ferney. Il lui ressemble d'ailleurs par son esprit étincelant, dont témoignent ses œuvres et ses mémoires. Pourtant, l'admiration qu'il vouait à Voltaire n'était pas exempte de réserves.

Herzen n'a pas consacré à Voltaire d'étude spéciale, comme il l'a fait par exemple pour Rousseau, ou pour tant de figures, illustres ou non, du XIX^e siècle, comme Proudhon ou Robert Owen. Ses nombreux jugements sur Voltaire sont dispersés dans ses œuvres et sa correspondance. Ils ne comportent généralement que quelques lignes ou quelques mots, se réduisent parfois à de brèves allusions, et changent avec le temps. Ils révèlent en tout cas une bonne connaissance des multiples facettes du génie voltairien. Tous les genres pratiqués par Voltaire sont évoqués : l'histoire, les contes, les tragédies, les œuvres alphabétiques, la correspondance, notamment les lettres échangées avec Catherine II. Herzen souligne l'esprit sarcastique de Voltaire.

6 A. Herzen, *Passé et méditations*, trad. Daria Olivier, Lausanne, L'Âge d'homme, 1974-1981, 4 vol.

Il n'oublie pas son action contre l'Infâme, contre le mal, pour la justice et pour la tolérance. Nous suivrons son évolution dans ses jugements sur le philosophe français, puis, après cet aperçu chronologique, où apparaissent des appréciations contrastées, nous tenterons de dégager les aspects positifs de Voltaire que, finalement, retient Herzen.

LE JEUNE HERZEN : DE L'ENTHOUSIASME AU REFROIDISSEMENT À L'ÉGARD DE VOLTAIRE

Herzen avait pour père un de ces grands seigneurs russes voltairiens et sceptiques dont il a fait le portrait dans ses mémoires. La bibliothèque de cet aristocrate contenait les œuvres des philosophes français du XVIII^e siècle, et le jeune Herzen y avait librement accès. Il semble avoir lu du Voltaire très tôt : c'est vers l'âge de quinze ans, rapporte-t-il, que lui furent données, « après Voltaire », ses premières leçons de religion⁷. Qu'a-t-il lu alors de Voltaire ? Il ne le précise pas. Dès ses jeunes années, considérait-il Voltaire comme son « idole » ? Était-il devenu « un vrai voltairien⁸ » ? On peut le penser si l'on en croit ses mémoires : le voltairianisme l'aurait passionné, il aurait aimé l'ironie et le sarcasme, sans pour autant éprouver de froideur à l'égard de l'Évangile, qu'il lisait en slavon et dans la traduction de Luther⁹. Toutefois, après plusieurs décennies, la mémoire de Herzen est-elle fidèle ? Sa cousine Tatiana Passek, qui a laissé des souvenirs de ses lectures communes avec le jeune « Sacha »¹⁰, nous rapporte par exemple son enthousiasme pour Schiller. Elle ne nous dit rien de ce qu'il pensait alors de Voltaire. En tout cas, à cette époque, il ne semble pas avoir compris le déisme voltairien.

C'est à la date du 1^{er} décembre 1832 qu'on trouve dans les œuvres de Herzen la première mention de Voltaire. Dans un essai sur « la place de l'homme dans la nature », on lit la phrase suivante : « Bacon, qui voulait créer toutes

7 A. Herzen, *Byloe i dumy*, dans *Sobranie sočinenij v 30 tomach* [Œuvres en 30 tomes], Moskva, GIXL, 1954-1966, t. 8, p. 53 (les références renvoient aux différents tomes de cette édition). Voir *Passé et méditations*, éd. cit., t. 1, p. 79.

8 L. R. Lanskiĭ, « Gercen i Francija », *Literaturnoe Nasledstvo* [L'Héritage littéraire ; désormais LN], t. 96 (1985), p. 255.

9 A. Herzen, *Byloe i dumy*, éd. cit., t. 8, p. 55. Herzen ajoute que la lecture de la Bible lui a procuré la paix toute sa vie. Il accompagnait sa mère, luthérienne, une ou deux fois par mois au temple. C'est là, écrit-il, que « j'appris à singer avec art les pasteurs allemands, leur ton déclamatoire et leurs phrases creuses, talent que j'ai conservé jusqu'à mon âge mûr » (p. 54 ; *Passé et méditations*, éd. cit., t. 1, p. 80).

10 Tat'jana Passek, *Iz dal'nix let* [Souvenirs des années lointaines], Moskva, Gos. izd-vo khudozh. lit-ry, 1963, 2 vol.

les sciences, a produit Voltaire¹¹, qui a tout renversé¹² ». Bacon, selon Herzen, présentait l'insuffisance de la méthode expérimentale ; il proposait de la compléter par la méthode rationnelle. Or, cet effort n'a pas été suivi : la pensée analytique et le matérialisme du XVIII^e siècle, en privilégiant l'expérience au détriment de la raison, ont perdu de vue l'unité organique de la nature. En épigraphe à son article, Herzen cite cette phrase du saint-simonien Olinde Rodrigues : « Semblables aux physiologistes, les philosophes critiques ont fait de l'univers ce que ceux-là ont fait de l'homme vivant, un cadavre ». Le jeune Herzen salue l'effort de Bacon qui tendait à unir l'empirisme et l'idéalisme : c'est précisément ce que préconisent Schelling et ses disciples, ainsi que les saint-simoniens. Mais les naturalistes modernes ont rejeté le côté rationnel de la science en s'en tenant aux expériences. Ils ont défiguré la méthode de Bacon en n'en prenant qu'une partie. Il en est résulté un « matérialisme grossier » : ils ont fait de l'homme un animal. C'est, ajoute Herzen, le sort de presque tous les fondateurs d'écoles. Leurs successeurs, à partir de leurs principes, en arrivent à des absurdités : la philosophie céleste de Platon produisit le mysticisme alexandrin, Bacon produisit Voltaire, l'Assemblée nationale de 1789 le terrorisme sanglant de 1793, Napoléon Bonaparte.

On voit que, replacé dans son contexte, ce jugement de Herzen est plutôt négatif. Loin de souligner l'aspect « révolutionnaire » de la pensée de Voltaire, il met plutôt l'accent sur ce que son côté « destructeur » a d'inconséquent et d'unilatéral. Il le dira dans une lettre à son ami Ogarev du 19 juillet 1833 : « Nous sentons (je te l'ai écrit il y a deux ans et *sans l'emprunter à personne*) que le monde attend d'être renouvelé, que la révolution de 89 n'a fait que détruire, mais il faut créer une nouvelle époque, une époque *palingénésique* » (t. 21, p. 20). Le jeune Herzen a pris ses distances avec la pensée destructrice du XVIII^e siècle, qui a abouti à la Révolution. La tâche actuelle est de reconstruire. L'urgence est d'organiser la société sur de meilleures bases. Ce qui est à l'ordre du jour, c'est la « palingénésie sociale » dont Ballanche a proposé des « essais » dans un récent ouvrage (1827-1829). Il faut en effet, poursuit Herzen, d'autres bases aux sociétés de l'Europe : plus de droit, plus de morale, plus d'instruction. La conception du monde qui sous-tend ces idées, c'est le saint-simonisme, auquel Herzen fait une brève allusion dans sa lettre.

11 On sait que Voltaire admire Bacon, qu'il considère comme « le père de la philosophie expérimentale » et le précurseur de Newton dans la douzième des *Lettres philosophiques*. Dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, il le loue particulièrement d'avoir « soupçonné » avant Newton le principe de l'attraction.

12 A. Herzen, *O meste človeka v prirode* [La Place de l'homme dans la nature], t. 1, p. 21.

Toutefois, ce même essai comporte une variante « positive » sur Voltaire. Après un développement sur la liberté, qui selon lui distingue l'homme de l'animal, Herzen écrivait dans son manuscrit : « Savez-vous qui l'a senti pleinement et l'a très bien exprimé ? Vous ne devinez pas, c'est Voltaire ». Et, à l'appui de son affirmation, Herzen citait les vers suivants du deuxième *Discours en vers sur l'homme* :

Ah ! Sans la liberté, que seraient donc nos âmes !
Mobiles agités par d'invisibles flammes.
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts
De notre être, en un mot, rien ne serait à nous. (t. 1, p. 461)

Dans une lettre à Ogarev du 7 ou 8 août 1833, Herzen situe la pensée du XVIII^e siècle et Voltaire dans le cadre d'une réflexion générale sur le christianisme. Il écrit :

La première phase [du christianisme] fut mystique (catholicisme). Mais est-ce un mal ? Non (nous y reviendrons). La deuxième phase est le passage du mysticisme à la philosophie (Luther). Maintenant commence la troisième, *la vraie, la phase humaine* : le phalanstère (peut-être le saint-simonisme ??).

En examinant de près la deuxième phase, nous voyons deux mouvements différents de sens opposés [...] : l'un encore mystique, l'autre purement philosophique ; c'est Voltaire, Locke, les sensualistes. Je pensais que cette idée était tout à fait nouvelle et mienne, je la caressais, et voilà que je la trouve chez Didier¹³. Oui, le sensualisme a agi sur le monde politique dans le sens du christianisme. (t. 21, p. 23-24)

Herzen veut-il dire que le sensualisme a « sapé toute croyance à la légitimité des privilèges et servi, comme le christianisme, l'idée de l'égalité de tous les hommes » ? C'est ce que pense Raoul Labry¹⁴. Mais Voltaire ? Si Herzen le range dans le même courant de pensée que Locke et les sensualistes, croit-il qu'il ait soutenu l'idée de l'égalité ? On sait que Voltaire, au contraire, considérait l'égalité comme la chose « la plus chimérique¹⁵ ».

Un peu plus tard, dans les années 1833-1834, Herzen évoque pour la première fois l'esprit sarcastique de Voltaire, en le situant par rapport à l'humour de Hoffmann et de Byron : « L'humour de Hoffmann est très

13 Charles Didier (1805-1864). La *Revue encyclopédique*, que lisait Herzen, attirait l'attention sur ses œuvres, notamment *Vienne, Rome et Paris*.

14 R. Labry, *Alexandre Ivanovič Herzen (1812-1870). Essai sur la formation et le développement de ses idées*, Paris, Les Presses modernes, 1928, p. 149.

15 Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. « Égalité », dans *Les Œuvres complètes de Voltaire* [désormais OCV], t. 36, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, p. 47. L'article est repris, avec des variantes, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.

différent aussi bien de l'humour effrayant et ravageur de Byron, semblable au rire d'un ange qui se précipite en enfer, que des railleries fielleuses, infernales et vipérines de Voltaire, de ce sourire d'autosatisfaction, lèvres pincées¹⁶ ».

Dans ce fragment sur Hoffmann, Herzen est tenté de faire l'éloge de l'écrivain romantique. Mais il voit en lui le type d'une tendance « supra-terrestre » de la littérature allemande. L'étude de Hoffmann est pour Herzen l'occasion d'amorcer une critique des écrivains et intellectuels allemands, tournés vers le passé, et dont la propension à se nourrir de rêves risque de les éloigner de la vie. Toutefois, Herzen est lui-même romantique et idéaliste lorsqu'il écrit cet article. Sa perception de l'esprit voltairien en est sans doute affectée. Sommes-nous loin ici du « hideux sourire » dont parlera Musset¹⁷ ? Et Herzen ne reporte-t-il pas sur Voltaire, consciemment ou non, la sourde hostilité qu'il éprouvait à l'égard de son père, qui « maniait avec art » l'arme de « la raillerie qui blesse et mortifie », et le « persiflage »¹⁸ ?

244

C'est encore le prétendu manque de chaleur humaine chez Voltaire qui frappe Herzen en ces années de jeunesse. Le 30 janvier 1838, il écrit à sa cousine et fiancée Natalie : « Ainsi, j'ai deviné que mon ironie ne te plaît pas. Elle n'aurait pas plu non plus à Schiller [...]. L'ironie vient ou de la froideur de l'âme (Voltaire) ou de la haine à l'égard du monde et des hommes (Shakespeare et Byron) » (t. 21, p. 274). Dans une nouvelle écrite entre 1836 et 1838, mais qui ne paraîtra pas de son vivant, Herzen évoque le « demi-athéisme » de Voltaire¹⁹, dont il n'a toujours pas compris le déisme. En ces années marquées par le romantisme, par l'influence de Pierre Leroux et par une crise religieuse passagère, caractériser ainsi la philosophie de Voltaire n'est pas précisément un éloge. Malgré son penchant pour la doctrine politique des encyclopédistes, écrit-il à la fin des années 1830, « une voix intérieure, instinctive plus que consciente, luttait [en lui] contre le sensualisme grossier de cette école ». Peut-être, ajoute-t-il, « la lecture de Schiller m'a-t-elle mené

16 A. Herzen, *Gofman*, 12 avril 1834 (t. 1, p. 72). L'article paraîtra en 1836. Entre-temps, Herzen avait été arrêté et déporté à Viatka. La commission d'enquête l'interrogera sur cet article considéré comme subversif.

17 Peut-être Herzen avait-il lu *Rolla*, qui avait paru dans la *Revue des deux mondes* le 15 août 1833. En tout cas, il cite dans deux lettres de novembre-décembre 1835 deux vers de *La Coupe et les Lèvres* (de mémoire, avec une erreur, car, déporté à Viatka, il n'a pas sous la main les œuvres de Musset).

18 *Byloe i dumy*, éd. cit., t. 8, p. 90. En entrant dans une pièce, le père de Herzen voyait les sourires s'effacer et les conversations s'interrompre. L'adolescent lui livrait une « petite guerre », faisant cause commune avec les domestiques. Un « ennui épouvantable » régnait dans la maison. Les longues soirées d'hiver étaient sinistres : dans une scène à la Chateaubriand, Herzen nous montre le père, voûté, les mains derrière le dos, marchant de long en large sans dire un mot, suivi de deux ou trois chiens brunâtres.

19 *Elena*, t. 1, p. 142.

plus haut que la conception [du monde] de Voltaire, peut-être le galvanisme du siècle a-t-il éveillé cette voix en mon âme, je ne sais, mais ce qui est le plus évident, c'est que ma haine du matérialisme est apparue quand j'ai eu l'idée de faire des sciences naturelles²⁰... ».

Ces réserves sur Voltaire reflètent la *coloration* que prennent ses œuvres à l'époque romantique²¹. Elles s'expliquent aussi par la psychologie de Herzen à cette période de sa vie, par son idéalisme et sa « bibliothèque intérieure²² », marquée par le culte de Schiller et de Rousseau, de Pierre Leroux et des saint-simoniens. Les réticences du jeune Herzen à l'égard de Voltaire et du sensualisme s'expriment à la fin d'un fragment commençant par ces mots : « Pour comprendre la confession de ce martyr... ». Le « martyr » est Jean-Jacques Rousseau, auquel Herzen consacre un développement spécial, ce qu'il n'a jamais fait pour Voltaire. En 1829, il a lu les *Confessions*, puis le *Contrat social*, qui l'a « pour longtemps subjugué » : nulle part il n'avait rencontré « des idées libérales exposées avec une telle force et une telle séduction ». Herzen se mit à « idolâtrer » cette « âme énergique », qui lui semblait être « un agneau portant la souffrance de toute l'humanité du XVIII^e siècle²³ ». Il appelait Ermenonville l'endroit préféré de son village de Vassilievskoïe. Seul Diderot pouvait lui être comparé, et encore Diderot n'avait-il pas cette pureté *sui generis*, la pureté de l'incorruptible Robespierre. Herzen lit ensuite avec sa cousine Tatiana Passek les autres œuvres de Rousseau, dont le *Discours sur l'inégalité parmi les hommes*. Mais il ne put dépasser la seconde partie de *La Nouvelle Héloïse* : l'amour de Julie, avec sa « violence physique », ne pouvait plaire à Herzen, passionné alors par les créatures idéales de Schiller, telles que *La Jeune Étrangère*²⁴.

20 *Čtob vyrazumet' etu ispoved' stradal'ca...* [Pour comprendre la confession de ce martyr...], t. 1, p. 330.

21 Voir Boris Tomachevski, « Pouchkine lecteur des poètes français », dans A. Stroev (dir.), *Livre et lecture en Russie*, Paris, Imec éditions, 1996, p. 33-34.

22 L'expression est de Pierre Bayard, pour désigner cet « ensemble de livres [...] sur lequel toute personnalité se construit et qui organise ensuite son rapport aux textes et aux autres » (*Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2007, p. 74).

23 T. 1, p. 329. Vers 1847, dans ses *Lettres d'un campagnard [Pis'ma derevenskogo žitelja]* dédiées à Herzen, Ogarev qualifie Rousseau d'« éternel martyr ». Mais pour lui, tous les hommes du XVIII^e siècle sont marqués par la souffrance : les encyclopédistes sont des « martyrs au nom du bon sens » ; sous les sarcasmes et l'indignation des contes de Voltaire perce la douleur ; il ne peut se représenter Voltaire autrement qu'avec un visage ridé et un sourire sarcastique, où il voit les traces de la passion et de la souffrance (N. P. Ogarev, *Izbrannye social'no-političeskie i filozofskie proizvedenija [Œuvres politiques, sociales et philosophiques choisies]*, Moskva, Gos. izd-vo khudozh. lit-ry, 1952-1956, t. 2, p. 18).

24 Par la suite, Herzen émettra de nombreuses critiques sur les œuvres de Rousseau. Dans *Byloe i dumy*, il n'évoque même pas sa passion de jeunesse pour Jean-Jacques.

Herzen a perçu très tôt, et dénoncera toute sa vie, ce qu'il appelle le point de vue « unilatéral » des hommes, des œuvres, des courants d'idées. Il y voit une sorte d'appauvrissement de la pensée. Aussi peut-il faire dire au « voyageur allemand », un personnage d'une des nouvelles de 1836 : « L'universalité n'est pas donnée à l'homme. Diderot et Voltaire se sont efforcés en vain de l'atteindre²⁵... ».

HERZEN ATHÉE : LA CRITIQUE DU DÉISME VOLTAIRIEN

246

L'assez longue période de « refroidissement » de Herzen à l'égard de Voltaire²⁶ se prolongea pendant les années 1840. Mais pour d'autres raisons. Herzen a subi l'influence de Hegel et de Feuerbach. Sa « bibliothèque intérieure » a radicalement changé. Abandonnant peu à peu ses croyances religieuses et son idéalisme, il évolue vers l'athéisme et le matérialisme. Dans cette évolution philosophique vers la gauche hégélienne, Voltaire, bien entendu, ne pouvait jouer aucun rôle. Mais il n'en continue pas moins de faire partie de l'univers intellectuel de Herzen.

C'est sans doute au moment où il n'a pas encore complètement renoncé à la religion, mais où il commence à lire Hegel, à son retour de Viatka, qu'il copie dans un cahier de larges extraits, sans commentaire, de l'article « Ange » des *Questions sur l'Encyclopédie*, qu'il nomme *Dictionnaire philosophique*, conformément à la confusion introduite par l'édition de Kehl²⁷. Il s'agit de cinq chapitres sur le *Shasta*²⁸, c'est-à-dire sur les *çastras*, préceptes ou recueils de lois de l'Inde, ajoutés en 1770 dans les *Questions* à l'article « Ange » du *Dictionnaire philosophique*. Pourquoi Herzen recopie-t-il ce long passage ? D'abord, probablement, pour sa nouveauté : Voltaire l'avait inséré dans son nouvel article à partir d'une traduction anglaise récente de John Holwell,

25 *Pervaja vstreča* [Première rencontre], t. 1, p. 117.

26 L. R. Lanskiĭ, « Gercen i Francija », art. cit., p. 255.

27 T. 30, p. 621-622. C'est dans ce volume de l'édition « académique » que les passages du texte de Voltaire recopiés par Herzen ont paru pour la première fois, en 1965. Cette publication n'a pas fait l'objet d'analyse des commentateurs de l'édition. Voir la publication récente du premier tome des *Questions sur l'Encyclopédie* (OCV, t. 38, 2007, p. 367-369). Voir aussi, sur le *Shasta*, l'article « Brahmanes, brames » des *Questions sur l'Encyclopédie* (OCV, t. 39, 2008, p. 463-464 et 466).

28 Écrit « Shafta », Herzen ayant confondu l's des éditions du XVIII^e siècle avec un f. Les commentateurs de l'édition « académique » estiment qu'il est difficile de savoir quelle édition de Voltaire Herzen a utilisée (t. 30, p. 717). Le fait qu'il ait cité le texte de Voltaire comme appartenant au *Dictionnaire philosophique* (et non aux *Questions sur l'Encyclopédie*) exclut l'édition « encadrée » de 1775. Ce n'est en effet qu'à partir de l'édition de Kehl (1784), que les articles des *Questions* sont rattachés au *Dictionnaire philosophique*. C'est peut-être cette édition de Kehl que Herzen a consultée (dans les ouvrages du XIX^e siècle, les s ne ressemblant plus aux f, Herzen n'aurait pas écrit « Shafta »).

intitulée *Interesting Historical Events, relative to the Provinces of Bengal, and the Empire of Indostan* (1766-1767). Et puis, ce récit de la création des anges, de la chute de certains d'entre eux, de leur punition, puis de leur métamorphose en hommes par l'Éternel, avait d'évidentes analogies avec le christianisme. Or, vers 1839-1840, la quête religieuse de Herzen n'était pas complètement terminée. Les mythes comparés ne pouvaient d'ailleurs que l'intéresser : n'avait-il pas remarqué en 1836 la ressemblance entre la religion chrétienne et « Vichnou »²⁹ ?

Mais, au début des années 1840, Herzen perd toute foi en l'au-delà (qu'il appelle le *Jenseits*) pour se préoccuper uniquement du destin de l'humanité ici-bas (le *diesseits*). Il en vient alors à supporter de moins en moins le côté religieux des auteurs qu'il lit ou qu'il rencontre. Désormais, Voltaire n'échappera pas à ses critiques dans ce domaine. Le 13 avril 1842, regrettant d'avoir « oublié » le XVIII^e siècle, Herzen se livre dans son *Journal* à une longue réflexion sur le mouvement des Lumières. Il reproche au matérialisme de Diderot et d'Holbach de prendre l'esprit pour un « produit de la matière », pour « la matière elle-même ». Herzen n'est pas antimatérialiste : il est à la recherche d'un matérialisme nouveau qu'il appellera le « réalisme ». Mais il perçoit les insuffisances et l'aspect unilatéral du matérialisme du XVIII^e siècle. En tout cas, il est un point sur lequel son évolution philosophique est achevée : il est devenu athée. Aussi assure-t-il que l'athéisme est « plus conséquent que le déisme timide de Voltaire et de Rousseau » (t. 2, p. 207).

Quelques jours plus tard, le 25 avril 1842, Herzen exprime un jugement analogue. Dans son essai philosophique *Le Dilettantisme dans la science* [*Diletantizm v nauke*], il écrit : « Les piétistes sont convaincus que la science moderne est plus irrégieuse qu'Érasme, Voltaire, d'Holbach et compagnie, et la jugent plus nuisible que le voltairianisme » (t. 3, p. 22). Tout en estimant implicitement ce point de vue excessif, Herzen n'est peut-être pas loin de le partager. De toute façon, la religion de Voltaire restera l'une de ses cibles. En 1856, dans *Byloe i dumy*, après avoir affirmé que « le XVIII^e siècle fut une des périodes les plus religieuses de l'Histoire », il illustre ainsi son propos : « Je ne parle même pas du grand martyr, Saint-Just, ni de l'apôtre Jean-Jacques ; mais est-ce que le pape Voltaire, qui bénissait le petit-fils de Franklin au nom de Dieu et de la liberté, n'était pas un piétiste de sa religion de l'humanité³⁰ ? ».

29 Dans un fragment sur l'architecture (t. 1, p. 326). Par la suite, Herzen se désintéressera de la culture de l'Inde. Il critiquera le « quiétisme indien » en 1844 (t. 3, p. 154), raillera l'Orient, « pays classique de la folie » (t. 4, p. 265), déconseillera à l'éducatrice de sa fille Olga, Malwida von Meysenbug, de lui faire lire le *Mahâbhârata*...

30 T. 10, p. 118 ; *Passé et méditations*, éd. cit., t. 2, p. 396.

Le 20 octobre 1862, dans la sixième de ses lettres intitulées *Fins et commencements* [*Koncy i načala*], Herzen revient sur ce thème en le développant :

Egmont et Albe, Calvin et Guise, Louis XVI et Robespierre avaient des croyances communes ; ils se distinguaient, comme les schismatiques, par des nuances. Voltaire venant en carrosse contempler le lever du soleil, emmitouffé dans sa pelisse et tombant à genoux en tremblant avec une prière aux lèvres, Voltaire bénissant le petit-fils de Franklin « au nom de Dieu et de la liberté », est autant théologien que Basile le Grand et Grégoire de Nazianze, avec seulement des significations différentes. (t. 16, p. 177)

On peut se demander comment Herzen a eu connaissance de l'étrange scène d'adoration de Voltaire venu admirer le soleil levant³¹. Selon le récit de Lord Brougham, Voltaire, alors âgé de 81 ans, était allé voir si Rousseau avait dit vrai dans sa *Profession de foi du vicaire savoyard* ! Quant à Voltaire « théologien », il réapparaît sous la plume de Herzen en 1868, lorsqu'il fait dire à l'un de ses personnages, le prosecteur Tit Leviathansky : « Les autres théologiens sans église, comme Voltaire et Rousseau, et d'autres théo- et anthropophiles du siècle dernier et du nôtre, tous prirent pour réaliser leur idéal un *autre monde*, ou le prétendu *monde de l'au-delà*, à propos duquel, par mes travaux de prosecteur, je n'ai pas eu le moins du monde l'occasion de faire des observations³²... ».

Pour Herzen, la religiosité de Voltaire limite la hardiesse de sa pensée. Celle-ci est rapidement dépassée par l'athéisme plus conséquent de Diderot ou de la « coterie holbachique ». Dès le 13 avril 1842, Herzen le constatait dans son *Journal* : « Les idées religieuses de Voltaire, qui avaient fait sensation par leur audace au début de sa carrière, furent dépassées, quelque vingt ans plus tard, par d'Holbach et Diderot. Voltaire se laissa distancer ; le matérialisme se déploie dans toute sa vigueur. “*Le patriarche ne veut pas se départir de son rémunérateur vengeur ; il raisonne là-dessus comme un enfant*”³³ », écrit

31 Témoignage de Lord Brougham, *Lives of Men of Letters and Science who flourished in the Time of George III*, London, s.n., 1845, t. 1, p. 141-142. (Cf. René Pomeau, *La Religion de Voltaire*, 2^e éd., Paris, Nizet, 1969, p. 416-417, et *Voltaire en son temps*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, t. 5, p. 170 et suiv.). Herzen évoque plusieurs fois dans ses œuvres et sa correspondance le « vieux Brougham » (1778-1868), parlementaire libéral ami de Robert Owen. Peut-être connaissait-il son ouvrage, bien qu'il ne s'y réfère nulle part. Le récit peu connu de Bougham sur Voltaire avait été reproduit, « corrigé et censuré », par J. Demogeot dans son *Histoire de la littérature française*, Paris, L. Hachette, 1855, p. 481-482 (R. Pomeau, *La Religion de Voltaire*, op. cit., p. 417, n. 159).

32 *Variations psychiatriques sur le thème du docteur Kroupoff* (t. 20, p. 641). Traduction de Herzen. Le texte russe original est à la page 113 du tome 20.

33 En français dans le texte.

Grimm » (t. 2, p. 206). Herzen le redit, à peu près dans les mêmes termes, en septembre 1845, à la fin de ses *Lettres sur l'étude de la nature* : « Au début de sa carrière, Voltaire frappe par son audace. Vingt ans plus tard, Grimm écrit : "Notre patriarche retarde et s'en tient obstinément à ses croyances puérides" » (t. 3, p. 313).

On comprend, dans ces conditions, qu'on puisse être à la fois catholique et voltairien ! Vers la fin du règne de Catherine II, parmi les gouverneurs que les grands seigneurs russes faisaient venir de France pour l'éducation de leurs fils, il y avait des émigrés « très utiles par leur inconséquence : catholiques-voltairiens et royalistes frondeurs, ils n'éveillaient aucun soupçon et faisaient la propagande dans la gueule du lion³⁴... ».

Quant aux Français, observe Herzen dans ses *Lettres de France et d'Italie* [*Pis'ma iz Francii i Italii*], « on les croyait irréligieux, antichrétiens, parce qu'ils sont légers et habitués aux blasphèmes de Voltaire, mais à côté de Voltaire ne voit-on pas Rousseau, dont chaque parole est religieuse³⁵ ? ». Herzen est frappé par l'étroitesse d'esprit des Français moyens, qui se contentent de sentences de Voltaire, de Chateaubriand, de Lamartine ou de Thiers³⁶. Leur philosophie en est restée, selon lui, à Voltaire et Rousseau, « à Voltaire, dont il serait insensé de nier le génie, mais que Diderot et d'Holbach considéraient de son vivant comme dépassé, à Rousseau, dont le nom est saint et cher pour tout homme cultivé, mais dont les idées sont bien sûr étroites pour le monde contemporain³⁷ ».

La pensée de Voltaire, comme celle de Rousseau, est donc inactuelle pour les Français. Elle l'est aussi pour les Russes, mais pour d'autres raisons. Le voltairianisme, en Russie, eut des effets pervers. Il n'a pas empêché les propriétaires nobles libres-penseurs de continuer à asservir leurs paysans. En 1850, Herzen écrit dans *Du développement des idées révolutionnaires en Russie* :

L'influence de la philosophie du XVIII^e siècle eut un effet en partie pernicieux à Pétersbourg. En France, les encyclopédistes émancipant l'homme des vieux préjugés, lui inspiraient des instincts moraux plus élevés, le faisaient révolutionnaire. Chez nous, en brisant les derniers liens qui retenaient une nature demi-sauvage, la philosophie voltairienne ne mettait rien à la place des vieilles croyances, des devoirs moraux, traditionnels. Elle armait le Russe

34 *Études historiques sur les héros de 1825 et leurs prédécesseurs, d'après leurs mémoires*, t. 20, p. 148-149. Original russe, t. 20, p. 647.

35 A. Herzen, *Pis'ma iz Francii i Italii*, 1^{er} septembre 1848, t. 5, p. 175-176.

36 *Ibid.*, 10 juin 1848, t. 5, p. 141, et *Opjat' v Pariže* [*De nouveau à Paris*], 20 juin 1848, t. 5, p. 317.

37 *Ibid.*, 20 juin 1848, t. 5, p. 318.

de tous les instruments de la dialectique et de l'ironie propres à le disculper à ses yeux de son état d'esclave par rapport au souverain, et de son état de souverain par rapport à l'esclave. Les néophytes de la civilisation se jetèrent avec avidité dans les plaisirs du sensualisme. Ils comprirent très bien l'appel à l'épicurisme, mais le son du tocsin solennel qui appela les hommes à une grande résurrection n'allait pas à leur âme³⁸.

La pensée de Voltaire n'est pas dépassée seulement en raison de sa religiosité. Elle l'est aussi parce qu'elle est « unilatérale », comme Herzen le rappelle encore en octobre 1846 dans une lettre sur laquelle nous reviendrons (t. 22, p. 258). Cette même année 1846, au mois de juillet, il avait d'ailleurs suggéré en quoi consiste l'étroitesse de la pensée voltairienne. Il écrivait dans ses *Caprices et réflexions* [*Kaprizy i razdum'e*] : « Même des émancipateurs privilégiés comme Voltaire, qui savaient blasphémer contre la religion, restaient de simples idolâtres de leurs inventions et de leurs mirages » (t. 2, p. 91).

250

C'est-à-dire idolâtres « d'une religion naturelle et tout à fait absurde », précise Herzen en 1862 dans une note sur ce passage. Encore une fois, l'aspect religieux est selon lui le vice principal de la pensée de Voltaire. Mais l'étroitesse d'esprit qu'il lui associe s'accompagne de graves défauts :

Voltaire, exactement comme Robespierre ensuite, eut peur du résultat direct de sa propagande. Ils aimaient mieux inventer une autorité artificielle que de laisser les hommes indépendants. Est-il besoin de parler de toute la sécheresse, de toute l'immoralité, de tout le manque de respect de la vérité, et de tout le mépris pour les hommes qui percent dans une telle conception ? Celui qui, dépourvu de foi, veut en asservir un autre par quoi que ce soit, est lui-même asservi ; c'est à la fois un esclave et un planteur³⁹. Qui leur a donné le droit de mettre la vérité sous le boisseau, s'ils étaient effectivement appelés à en témoigner, et quelle humiliation volontaire de dire que l'homme ne doit pas, ne peut pas connaître la vérité ! La religion n'a jamais suivi cette voie de tromperie manifeste. (t. 2, p. 91)

Vérité mise sous le boisseau, invention d'une autorité artificielle par mépris des hommes et de leur indépendance, mépris de la liberté allant jusqu'à l'asservissement et l'esclavage. Avec le temps, Herzen finit par expliciter ici clairement ce qu'il ne faisait qu'esquisser seize ans plus tôt. Les griefs sont rudes. Voltaire ne disait-il pas : « si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer » ? Herzen le rappelle dans *Byloe i dumy* : « Est-ce que les naïfs libres-penseurs du XVIII^e siècle, dont Voltaire et Robespierre, ne disaient pas que s'il n'y a pas

38 T. 7, p. 53. Texte français, paru à Londres en 1853.

39 C'est-à-dire un esclavagiste d'Amérique du Nord. Herzen compare souvent les possesseurs de serfs en Russie à ces « planteurs ».

d'immortalité de l'âme, il faut la prêcher pour maintenir les hommes dans la peur et la vertu ? » (t. 11, p. 66). Il faut un Dieu pour le peuple. Par peur des masses, Voltaire se range du côté des puissants. Voilà où mène selon Herzen l'« invention » ou le « mirage » de la religion naturelle.

La pensée de Voltaire ne peut donc constituer une rupture radicale avec le passé. « Ni Luther, ni Voltaire », écrit Herzen dans ses *Lettres sur l'étude de la nature*, « n'ont tracé une ligne de feu entre l'ancien monde et le nouveau, comme l'a fait Augustin ». Le christianisme à ses débuts, en effet, « fut diamétralement opposé à l'ancien ordre de choses [...]. Voyez le *De Civitate Dei* de saint Augustin et les œuvres polémiques des premiers auteurs chrétiens ; voilà comment il faut renier ce qui est vieux et suranné ; mais un tel reniement n'est possible que lorsqu'on a quelque chose de nouveau, lorsqu'on a une foi sacrée ». Le siècle de la Réforme et celui des encyclopédistes n'avaient ni ces idées nouvelles, ni cette foi. Ils ne représentent selon Herzen que « la dernière phase de l'évolution du catholicisme et de la féodalité », c'est-à-dire « une continuation organique de l'époque précédente : tous les rapports sociaux de l'Europe occidentale sont restés intacts, le christianisme est resté la base morale de la vie, la nouvelle notion du droit est issue du droit romain... » (t. 3, p. 219-220).

Voltaire fait donc encore partie du monde de l'Ancien Régime. Herzen avait d'ailleurs noté plusieurs fois son côté « aristocratique ». Il estimait dès 1844, dans ses *Lettres sur l'étude de la nature*, que « l'aristocratie de l'instruction, du savoir, est infiniment plus outrageante que l'aristocratie du sang ». « Cet air hautain », ajoutait-il, « vous le trouverez chez tous les représentants de cette culture, chez Voltaire et Bolingbroke, aussi bien que chez les doctrinaires de la révolution de 1830 et les philosophes titulaires de chaires de l'université de Berlin⁴⁰ ». Aussi Herzen juge-t-il que Rousseau est plus démocrate que Voltaire.

Le 13 avril 1842, il note dans son *Journal* : « Ce fut avec dégoût que Voltaire lut dans l'*Émile* : "Si le fils du roi tombe réellement amoureux de la fille d'un bourreau, le père ne doit pas s'opposer à leur union". Voilà une réhabilitation de l'homme purement démocratique. La masse ne lisait pas à la manière de

40 T. 3, p. 235. En 1856, relevant l'influence des idées anglaises en Europe, Herzen juge que c'est « l'épicurisme aristocratique de l'esprit britannique » qui a donné Voltaire et les encyclopédistes (*Iz pisem putešestvennika vo vnutrennosti Anglii* [Extrait des lettres d'un voyageur à l'intérieur de l'Angleterre], t. 12, p. 324). Dans *Byloe i dumy*, il observe que « le rejet du monde chevaleresque et catholique » fut le fait non des bourgeois, mais « des chevaliers tels que Ulrich von Hutten, des gentilshommes tels que Voltaire-Arouet, des apprentis horlogers comme Rousseau », etc. (*Passé et méditations*, éd. cit., t. 2, p. 408-409).

Voltaire⁴¹ ». Dans son *Journal*, le 27 juillet 1843, il revient sur sa vision d'un Voltaire aristocrate et d'un Rousseau démocrate :

L'opposition brillante, tranchante et aristocratique de Voltaire et de la coterie holbachique ne vit pas tout le résultat de ses principes. Ils pensaient détruire le vieux monde dans un certain cercle ; hardis dans la négation, dans la construction de leur système matérialiste, ils se tenaient loin des masses. L'apparition de Rousseau devait les frapper. Rousseau était un montagnard parmi eux, les Girondins... (t. 2, p. 302)

VOLTAIRE, MALGRÉ TOUT : UN BILAN POSITIF

Malgré toutes ces critiques, parfois sévères, Herzen continue d'apprécier positivement, dans l'ensemble, la pensée et l'action de Voltaire. Le 13 avril 1842, il écrit dans son *Journal* :

252

Quel immense édifice a été bâti par la philosophie du XVIII^e siècle ! À l'une de ses portes, nous trouvons le brillant et sarcastique Voltaire, en tant que transition de la cour de Louis XIV au règne de la raison ; à l'autre, c'est le sombre Rousseau, finalement à demi-fou, mais plein d'amour et dont les mots d'esprit [...] annonçaient ceux de la Montagne, de Saint-Just et de Robespierre. (t. 2, p. 208)

En 1845, dans ses *Lettres sur l'étude de la nature*, Herzen estime que la conception du monde de Montaigne, qui eut une « immense influence », aboutit, en évoluant, à la pensée de Voltaire et des encyclopédistes. Il note par ailleurs que Montaigne fut, à certains égards, le précurseur de Bacon (t. 3, p. 251). Ainsi, pour Herzen, un fil rouge conduit de Montaigne à Voltaire en passant par Bacon. Quand on sait l'admiration qu'il voue à Bacon⁴², on peut considérer que Herzen rend ici, en passant, un hommage à la pensée empirique de Voltaire. Sans doute, dans ces mêmes *Lettres*, cet hommage est-il assorti de réserves : la figure de Voltaire, observe-t-il, « n'exprime qu'une mordante ironie » ; chez lui, « les signes d'un esprit génial se trouvent en

41 T. 2, p. 208. Herzen fait allusion à l'article « Bourreau » des *Questions sur l'Encyclopédie* (OCV, t. 39, p. 462). Rousseau écrit : « il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentiments, de caractères, qui devrait engager un père sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il aurait toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du bourreau » (*Émile*, livre V, Paris, Garnier, 1964, p. 515).

42 On a vu ce que Herzen pensait de Bacon dans son essai *La Place de l'homme dans la nature*. Il consacre à Bacon deux de ses *Lettres sur l'étude de la nature* : la sixième (« Descartes et Bacon ») et la septième (« Bacon et son école en Angleterre »).

quelque sorte combinés aux traits de l'orang-outang⁴³ ». Herzen persiste apparemment à juger que l'ironie de Voltaire vient de la « froideur » de son âme. Par ailleurs, il sacrifie au lieu commun selon lequel Voltaire aurait une pensée superficielle : selon lui, Voltaire aurait reproché à Leibniz d'être trop profond, ce qui expliquerait la diffusion naturelle de la pensée anglaise en France au XVIII^e siècle (t. 3, p. 311).

Le 3 octobre 1846, Herzen écrit à sa femme Natalie : « Je voyage avec un sac de cuir qui m'empêche d'être assis, et avec un petit volume de Voltaire qui m'empêche de dormir » (t. 22, p. 256). Le 5 octobre, il revient sur une partie du contenu de l'ouvrage, et sur Voltaire :

Le petit volume de Voltaire m'a beaucoup amusé en route, un talent étonnant, et quelque unilatéral, et même quelque borné qu'il soit, sa pensée a l'air de ne pas embrasser l'objet, mais glisse sur lui ; en revanche, pas une ligne qui ne soit imprégnée de sa pensée, que ce soit le panégyrique du roi de Danemark⁴⁴ ou un compliment à Mme du Châtelet, c'est partout la même chose. (t. 22, p. 258)

En 1848, Herzen recommande aux sœurs Toutchkov de lire Beaumarchais, *Manon Lescaut*, les romans de George Sand, Voltaire et Diderot au choix, et rien d'autre en français⁴⁵. C'est l'époque où, après avoir admiré Victor Hugo, par exemple, il devient critique à son égard⁴⁶. Voltaire figure bien parmi les auteurs du XVIII^e siècle français recommandés par Herzen. En revanche, on notera que Herzen ne conseille pas à ses amies la lecture de Rousseau.

Il a changé d'attitude, en effet, par rapport aux années 1830, période de ferveur pour l'auteur du *Contrat social* et de refroidissement à l'égard de Voltaire. Il en précise la raison le 3 avril 1850 : c'est que, pour lui, « les écrits de l'égoïste Voltaire ont plus fait pour l'émancipation que les écrits de Rousseau, inspirés par l'amour, pour la fraternité⁴⁷ ». Il le redit le 29 novembre 1854 : « La prédication de l'individualisme a été le réveil révolutionnaire de

43 T. 3, p. 305. Herzen compare la figure de Hume, qui se distingue par son calme et son aspect souriant, à celles de ses contemporains : à celle de Voltaire, mais aussi à celle de Locke, « sèchement austère », ou à celle de Kant, qui a quelque chose de maladif...

44 *Épître au roi de Danemark sur la liberté de la presse accordée dans tous ses États* (1771). Voir OCV, t. 73 (2004), p. 423-433, et John Christian Laursen, « Voltaire, Christian VII... », SVEC 2002:06, p. 331-348. Le « petit volume » de Voltaire que lisait Herzen était peut-être le tome 13 (*Mélanges de poésies*) de l'édition de Kehl in-12 (1785-1789) dans lequel figurent également des vers à Mme du Châtelet. Cette édition provenait sans doute de la bibliothèque du père de Herzen, qui venait de mourir le 6 mai 1846.

45 T. 23, p. 107 (lettre du 17 octobre 1848). Herzen conseille aussi de lire des livres d'histoire, Shakespeare, Byron, parfois Schiller et constamment Goethe.

46 Voir M. Mervaud, « Herzen et Victor Hugo », RES, t. 78/2-3, 2007, p. 187-205.

47 « *Omnia mea mecum porto* », dans *De l'autre rive* [S togo berega], t. 6, p. 129.

l'humanité assoupie par l'éther du catholicisme. À mon avis, l'égoïsme des voltairiens est plus fraternel que la fraternité des disciples de Rousseau⁴⁸ ». L'égoïsme raisonnable de Voltaire n'a rien à voir avec l'égoïsme que Herzen stigmatisait dans sa période romantique : « L'homme qui n'aime que *lui* est une monstruosité, comme l'homme qui aimerait *tout* excepté lui-même [...] ». Le véritable intérêt *éthique* ne consiste pas dans la proscription de l'égoïsme, qu'on n'absorbera jamais dans la fraternité, mais bien dans la recherche des moyens de réunir ces deux grands éléments de la vie humaine dans une harmonie où ils puissent s'entraider au lieu de s'entre-déchirer comme dans le monde chrétien » (t. 20, p. 224). Comme son ami Ogarev, qui lui écrivait en 1846 qu'il fallait cesser de « sympathiser puérilement » avec tout le monde, ce qui est noble, mais stupide, Herzen se méfie de l'amour universel du christianisme et de Rousseau : il le juge aliénant et mystificateur⁴⁹.

254

Un autre trait qui distingue Voltaire de Rousseau, et dont Herzen fait l'éloge, c'est le rire. Dans une note de ses *Lettres de France et d'Italie*, en décembre 1847, Herzen écrit :

Le rire a quelque chose de révolutionnaire. Tant que les hommes ont cru au christianisme, il n'y eut pas de rire. À l'église et au palais, on ne rit jamais, du moins ouvertement. Les serfs sont privés du droit de sourire en présence de leurs maîtres. Seuls les égaux rient entre eux. Le rire de Voltaire a détruit davantage que les pleurs de Rousseau. (t. 5, p. 89)

Dix ans plus tard, le 15 juillet 1857, Herzen note en passant dans *La Révolution en Russie [Revoljucija v Rossii]* qu'après la guerre de Sept Ans « Voltaire éclatait de rire, en imprimant son rire hors de France, comme l'avait fait Bayle » (t. 13, p. 25). Le rire est pour Herzen comme le trait même qui caractérise Voltaire. Dans *Byloe i dumy*, parlant de la Suisse, il écrit : « Calvin y prêcha, le tailleur Weitling y prêcha aussi, c'est là que riait Voltaire, c'est là qu'est né Rousseau⁵⁰ ». En 1859, dans *Very dangerous !!!*, pour justifier la « littérature accusatrice » attaquée par Dobrolioubov, il rappelle encore la force révolutionnaire du rire de Voltaire :

Le rire de Voltaire frappait et brûlait comme l'éclair. Le rire fait tomber les idoles, les couronnes et les garnitures métalliques [des icônes], et l'icône miraculeuse n'est plus qu'une image noircie et mal dessinée. (t. 14, p. 117)

48 *Le dualisme, c'est la monarchie*, t. 12, p. 224.

49 Voir M. Mervaud, *Socialisme et liberté. La pensée et l'action de Nicolas Ogarev (1813-1877)*, Mont-Saint-Aignan/Paris, Université de Haute-Normandie/Institut d'études slaves, 1984, p. 269. Le 12 janvier 1859, Herzen écrit que le *Kolokol* n'a pas à prêcher la république universelle et la fraternité des peuples, « nous avons lu tout cela dans Rousseau et Voltaire » (t. 14, p. 15).

50 *Passé et méditations*, éd. citée, t. 2, p. 372.

Pour Herzen, la parole est aussi de l'action. Il l'a rappelé à Bakounin, qui lui reprochait son manque d'activisme à la fin de sa vie. Aussi apprécie-t-il à sa juste valeur la parole de Voltaire. Lui qui, de Londres, dénonçait les abus du régime tsariste et s'efforçait de faire naître en Russie une opinion publique, était particulièrement apte à comprendre la propagande voltairienne. Dans les « Vues alpestres » de ses *Mémoires*, évoquant l'agitation à Genève qui pour Paul I^{er} était « une tempête dans un verre d'eau », il rétorque : « J.-J. Rousseau sortit de ce petit verre, et c'est de son fond que Voltaire agitait l'Europe⁵¹ ».

L'action de Voltaire, c'est son intervention décisive dans l'affaire Calas. Une telle affaire eût été impensable en Russie, affirmait l'*Antidote* attribué à Catherine II⁵². Or, au temps d'Alexandre I^{er}, il y eut une affaire semblable : il s'agissait de Tatars innocents emprisonnés. Mais cette affaire, considérée comme sans importance, ne fit aucun bruit. Elle est évoquée dans les *Souvenirs* du franc-maçon russe Ivan Lopoukhine (1756-1816), édités à Londres par Herzen en 1860. « On lit avec enthousiasme la réhabilitation des Calas », écrit Lopoukhine ; mais on ne parle pas des Tatars innocents. « Est-ce parce que là-bas c'est Voltaire, Calas et la France, et ici Djantemir-Mourza, les habitants de Moukhiny et de Glassovo, et la Tauride russe ? » (t. 14, p. 298).

L'action de Voltaire, c'est aussi, et avant tout, la lutte contre l'Infâme. Herzen ne l'évoque pas, mais il y fait indirectement allusion dans ses mémoires par une plaisanterie lorsqu'il dit, en français : « l'Infâme sera écrasée » (t. 11, p. 342). Le combat contre l'Église est pour lui emblématique de l'action de Voltaire. Les allusions qu'il y fait dans ses écrits montrent que dans son esprit Voltaire, sur ce point, s'identifie à la France des Lumières. Le 21 décembre 1849, dans *De l'autre rive*, il déplore que « la patrie de Voltaire » se soit précipitée dans la bigoterie (t. 6, p. 113). Atterré à la lecture de *Job*, le drame de Pierre Leroux, il écrit à Michelet le 30 mai 1867 : « Qui aurait dit que le pays de Voltaire produirait des Job et des Ézéchiél un demi-siècle après sa mort » (t. 29, p. 111).

Les œuvres et la correspondance de Herzen fourmillent de citations, d'allusions aux œuvres de Voltaire et à l'esprit voltairien. Dans *Byloe i dumy*, à propos du sentiment patriotique russe en 1812, Herzen cite (inexactement, donc de mémoire) le vers de *Tancrede* : « Pour une âme bien née, que la patrie est chère ! » (t. 9, p. 136). En 1866, dans son article « Katkov i gosudar' » [« Katkov et l'empereur »], il fait dire à Alexandre II au journaliste conservateur Katkov, en russe, le vers « classique » d'*Cedipe* : « L'amitié d'un

51 T. 20, p. 649. Traduction de Herzen.

52 *Antidote*, 1770, 2^e partie, p. 30. Voir Chappe d'Aueroche, *Voyage en Sibérie*, éd. M. Mervaud, *SVEC* 2004:03 et 2004:04, 2 vol., t. 2, p. 383 et 450.

grand homme est un bienfait des dieux ! » (t. 19, p. 117). Dans *Opjat' v Pariže*, le 10 octobre 1848, il note que les lettres de Béranger sont pleines d'esprit voltairien (t. 5, p. 381). Il cite plusieurs fois les vers de Béranger,

Si Dieu a noyé la terre,
C'est la faute à Voltaire,

notamment à propos des préjugés de Mazzini à l'égard de l'athéisme et du matérialisme⁵³.

En juillet 1852, adaptant en français une de ses *Lettres de France et d'Italie*, Herzen écrit en faisant allusion à *Candide* que les conservateurs français ont « conservé la nature de tigre-singe dont parle Voltaire⁵⁴ ». Dans *Byloe i dumy*, il se souvient qu'après les journées de juin 1848 et l'état de siège, il eut « une vue plus profonde du tigre-singe de Voltaire », et perdit « jusqu'à l'envie de faire la connaissance des puissants de cette République⁵⁵ ». En 1864, il s'exclame : « Que font nos tigres-singes ?, écrivait Voltaire en s'interrogeant sur les Parisiens. Nous n'avons pas de ces singes, nous avons des tigres-ânes, des tigres-verrats et des tigres-punaïses⁵⁶ ». En 1863, dans son article « Une importation d'immondices à Londres » [« Vvoz nečistot v London »], Herzen se référait encore à *Candide*. Stigmatisant les journaux russes réactionnaires qui arrivent en Angleterre, il feint d'en prendre son parti en disant « comme la nounou de la princesse de Thunder-ten-tronckh dans *Candide* : “On ne meurt pas de ces choses”⁵⁷ ».

Herzen, frappé par le rôle du hasard en histoire et dans les destins individuels⁵⁸, évoque l'anecdote du nez de Cléopâtre, qui, s'il eût été plus

53 Lettre à Saffi du 14 avril 1855 (t. 25, p. 255). Cf. aussi la lettre à Pianciani de mai 1854 (t. 25, p. 176). Les vers de Béranger sont extraits du *Mandement des vicaires généraux*.

54 T. 5, p. 387 (traduction de la lettre du 30 juin 1850 ; l'expression « tigre-singe » ne figure pas dans l'original russe). À la fin du chapitre 22 du roman de Voltaire, *Candide* s'écrie : « Ne pourrai-je sortir au plus vite de ce pays où des singes agacent des tigres ? ». Dans sa lettre à D'Alembert du 18 juillet 1766, Voltaire écrit encore : « Je ne conçois pas comment des êtres pensants peuvent demeurer dans un pays de singes qui deviennent si souvent tigres » (D 13428). On voit que l'hybride « tigre-singe » ne figure pas dans ces textes de Voltaire. En revanche, Voltaire emploie l'hybride « bœufs-tigres » pour qualifier les juges qui ont condamné à mort le chevalier de La Barre.

55 *Passé et méditations*, éd. cit., t. 2, p. 314.

56 « Josif Jankovskij », t. 18, p. 62. Josif Jankowski, un des chefs de l'insurrection polonaise de 1863, avait été exécuté à Varsovie le 14 février 1864.

57 T. 17, p. 299 (« On ne meurt pas de ces choses » en français dans le texte). En fait, il s'agit d'une réplique de Cunégonde dans le chapitre 7 de *Candide*. Cunégonde répond à Candide, qui lui demande si elle n'a pas été violée et si on ne lui a pas fendu le ventre : « Si fait [...], mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidents ».

58 Après sa rupture avec la conception hégélienne de l'histoire fondée sur la raison, Herzen accorde une grande importance au hasard et insiste sur la multitude des possibles en histoire. En 1848, dans une lettre à ses amis de Moscou, il dit par exemple que l'histoire est

grand, eût changé la face du monde. Mais il l'attribue à tort à Voltaire. En 1844, dans sa deuxième lettre sur les cours publics de l'historien Granovskij, il écrit que Victor Cousin avait une conception de la nécessité qui l'amenait presque à expliquer le cou de travers d'Alexandre de Macédoine par une formule générale du développement de l'humanité : « C'était une réaction à la conception de Voltaire qui, au contraire, faisait dépendre les destins du monde du nez de Cléopâtre » (t. 2, p. 127). Dans un article de 1863, il écrit encore : « Voltaire a dit que si Cléopâtre avait eu une autre ligne du nez les destinées de la Rome antique auraient été autres⁵⁹ ».

On ne s'étonnera pas que, de l'immense correspondance de Voltaire, Herzen n'évoque que les lettres à Catherine II. En décembre 1834, il fait dire au « voyageur allemand », personnage d'une de ses nouvelles : « Pourquoi tout le monde lit-il jusqu'ici avec admiration la correspondance de Voltaire avec Catherine II ? Parce que chacun voit qu'ils s'étaient compris, s'étaient rendu justice, s'aimaient l'un l'autre, parce que l'âme de Catherine était vaste comme son empire, et que l'âme de Voltaire était en accord avec son siècle⁶⁰ ».

En 1836, Herzen recopie dans son cahier de Viatka des extraits de deux lettres. Dans l'une, de 1767, Catherine écrit de Kazan : « Me voilà en Asie, j'ai voulu voir cela par mes yeux » ; et elle parle à Voltaire de ces « vingt peuples divers » qu'il faut unir tout en respectant leur identité. Dans l'autre, de 1771, l'impératrice écrit que « Moscou est un monde, non une ville » (t. 30, p. 622). C'est en passant par Kazan en avril 1835, sur la route de l'exil qui le menait à Perm, puis à Viatka, que Herzen s'est souvenu de la première lettre citée de Catherine II. Il la traduira en russe l'année suivante dans un fragment intitulé *Lettre de province*, dans lequel il décrit Kazan et fait part de ses réflexions sur la ville⁶¹ : constatant que dans ses musées il y a plus d'antiquités, de monnaies, de vêtements et de manuscrits chinois, mandchous, tibétains qu'européens, il n'en affirme pas moins que la statue d'Ivan le Terrible y est bien à sa place, car, précurseur de Pierre le Grand, il a par la force des armes permis l'expansion de l'esprit russe. Et, après avoir cité la lettre de Catherine II, il conclut : « La

une « *Naturgewalt* » et que le hasard est un élément « incomparablement plus important dans l'histoire que ne le pense la philosophie allemande » (t. 23, p. 112).

59 « S kontinenta. Pis'mo iz Neapolja » [« Du continent. Lettre de Naples »], 5 octobre 1863. L'article a paru dans le *Kolokol* du 15 novembre 1863, p. 1422. Entre-temps, le 11 novembre, Herzen avait écrit à Ogarev, de Florence, pour lui demander de remplacer Voltaire par Pascal (t. 27, p. 376), mais sa lettre arriva trop tard. L'erreur a été corrigée dans l'édition « académique » (t. 17, p. 280).

60 *Pervaja vstreča*, t. 1, p. 118. Herzen recopia ce fragment à Viatka en juin 1836.

61 *Pis'mo iz provincii* [Lettre de province] (t. 1, p. 131-133). Sur ce fragment, voir *LN*, t. 61, p. 13-20. La lettre de Catherine II est du 29 mai (9 juin) 1767 (D 14219). Quant à l'autre lettre de l'impératrice, elle est du 6 (17) octobre 1771 (D 17407).

grande impératrice a compris beaucoup de choses après avoir enveloppé de son regard génial un secteur de cette Russie que Pierre le Grand n'avait pas nommée en vain toute une partie du monde ».

Par la suite, Herzen fait de nombreuses allusions à la correspondance de Voltaire et de Catherine II : parfois sans commentaire⁶², mais le plus souvent avec un regard critique. Après la révolte de Pougatchev (dont Voltaire n'avait compris ni les causes ni la portée), évoquant la répression, Herzen écrit le 20 décembre 1852 dans *Russian serfdom* : « *The common people (moujik) were decimated in the name of civilization, and Voltaire congratulated the Semiramis of the North on the victories of Bibikoff and Panine* » (t. 12, p. 20). Il note par ailleurs, dans la version française d'un de ses essais, que Voltaire félicitait l'impératrice de ses victoires sur les Turcs, alors que dans le même temps elle aggravait le servage : « Derjavine la célébrait dans ses lourdes strophes, et Voltaire l'exaltait dans sa prose légère ; et elle, enivrée de sa puissance et aimante, donnait tout à son peuple : son corps, les âmes des cosaques libres et les biens des couvents⁶³ ».

258

Herzen note maintes fois l'écart entre les intentions proclamées de Catherine II, qui se présente comme une souveraine « éclairée », et sa politique réelle. Du même coup, il souligne à plusieurs reprises ce qu'ont d'immérité les éloges de l'impératrice prodigués par Voltaire dans ses lettres et ses ouvrages de propagande. Le 20 novembre 1849, il écrit dans sa *Lettre d'un Russe à Mazzini* : « N'est-ce pas l'amie de Voltaire, Catherine II, la mère de la patrie, qui introduisit la servitude dans la Petite Russie, qui transforma en serfs les cosaques de l'Ukraine ? » (t. 6, p. 229). Le 25 mai 1858, dans une préface à des ouvrages de Chtcherbatov et Radichtchev, rappelant l'évolution de Catherine vers une politique conservatrice, il mentionne Voltaire parmi les oripeaux dont elle se dépouille : « Jour après jour tombent la poudre et les paillettes, le rouge et le clinquant, Voltaire, le Nakaz et autres draperies qui couvraient notre mère l'impératrice, et la vieille débauchée apparaît sous son vrai jour » (t. 13, p. 274).

Le masque tombe définitivement lorsque la Révolution française éclate. Herzen constate que Catherine, « vieillie, épuisée par la débauche, se précipita dans la réaction ». On ne reconnaît plus celle qui a été la correspondante

62 *La Russie*, 25 août 1849, en français (t. 6, p. 156) ; *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, éd. en français de 1853 (t. 7, p. 52). Dans cette dernière œuvre, écrite en russe dès 1850, Herzen stigmatise Catherine II pour avoir distribué à ses favoris des terres de la Petite Russie où l'on ne connaissait pas encore le servage : « rendre serfs des cultivateurs libres sans même penser à imposer des conditions aux nouveaux propriétaires, c'est de la démence » (t. 7, p. 51).

63 *Études historiques sur les héros de 1825 et leurs prédécesseurs* (1868), éd. cit., t. 20, p. 169. L'original russe date de 1862 (t. 16, p. 61).

de Voltaire et la traductrice de Beccaria⁶⁴. En 1868, apprenant par un article du journal *Golos* que Radichtchev, après son arrestation sur l'ordre de Catherine II pour son *Voyage de Pétersbourg à Moscou*, avait été « torturé pendant l'enquête », et que ses réponses avaient été « extorquées au milieu des souffrances », Herzen souligne une fois de plus les impostures de l'impératrice. Il s'exclame : « Oh ! grande amie de Voltaire et de Diderot, comme tu les as bien trompés⁶⁵ ! ».

LE VOLTAIRE RUSSE

Herzen était certes beaucoup plus radical que Voltaire. On a vu tout ce qui le sépare du philosophe français. Il a pourtant avec lui certains points communs, et d'abord une prédilection pour les œuvres brèves, comme pour un style concis et percutant⁶⁶. Brillant causeur, Herzen avait une conversation qui frappait ses contemporains par son esprit : « Il cause », écrivent par exemple les Goncourt, « et c'est de temps en temps une espèce de rictus ironique qui tombe et s'élève et retombe dans sa gorge⁶⁷ ». Le 4 juin 1867, Mme Quinet écrit dans son *Journal* : « Aujourd'hui, c'est la Russie révolutionnaire, c'est Herzen que nous avons vu, chez Michelet, étincelant d'esprit, de verve, de fureur patriotique, et avec cela une gaieté qui éclate dans le rire le plus franc, le plus sonore⁶⁸ ».

Cet esprit « voltairien », on le retrouve dans les œuvres mêmes de Herzen, dans ses œuvres de fiction comme dans ses essais et dans ses mémoires. On l'a remarqué par exemple à propos du *Docteur Kroupov*, une de ses meilleures

64 *Knjaginja Ekaterina Romanovna Daškova* [La Princesse Catherine Romanovna Dachkova] (1857), t. 12, p. 405. Dans un fragment de 1867-1868, Herzen notait que la correspondance de Catherine II avec Voltaire et Diderot avait été une « coquetterie de plume » (t. 20, p. 647).

65 « Nos grands morts commencent à revenir », article en français (t. 20, p. 319). Voltaire n'a pas été dupé sur tous les aspects de la politique de Catherine II. Il a certes été « attrapé comme un sot », comme il l'a avoué lui-même, à propos de son action à l'égard de la Pologne. Pour le reste, on sait qu'il a parié, sans trop d'illusions, sur les lumières qu'était censée apporter en Russie celle qu'il considérait comme l'héritière de Pierre le Grand. Herzen, quant à lui, juge sans concessions une impératrice dont il n'avait aucune raison de faire l'éloge, et dont il sait mieux que Voltaire la politique désastreuse à l'égard des paysans.

66 Dans ses mémoires, Herzen range Voltaire parmi les écrivains français qui ont un génie « gallo-franc » : Montaigne, Pascal, Diderot, Proudhon (*Passé et méditations*, éd. cit., t. 3, p. 70). Quand il reçoit sa notification d'expulsion de Paris, il déplore le « jargon » dans lequel il est rédigé, « après Voltaire et Beaumarchais, George Sand et Hugo » (p. 23).

67 *Journal des Goncourt*, Paris, Charpentier, 1904, t. 2, p. 247-248.

68 Cité par M. Mervaud, « Amitié et polémique : Herzen critique de Quinet », *Cahiers du monde russe et soviétique*, t. XVII-1, janvier-mars 1976, p. 62.

nouvelles : « Sais-tu que c'est tout simplement une chose géniale ? », lui écrivait son ami Granovski en septembre 1847. « C'est ainsi que plaisantait Voltaire⁶⁹... ». Comme le rapporte Herzen dans *Byloe i dumy*, le même Granovski lui disait : « Ce qui me plaît dans tes articles, c'est ce qui me plaît chez Voltaire ou Diderot : ils touchent vivement et d'un ton tranchant des questions qui éveillent l'homme et le font avancer ; maintenant, je ne veux pas entrer dans tout ce qu'il y a d'unilatéral dans tes conceptions. Est-ce que quelqu'un parle maintenant des théories de Voltaire ? » (t. 9, p. 209).

Le 6 juin 1867, Mme Quinet écrit dans son *Journal* :

Alexandre Herzen nous a lu le soir [...] un fragment de ses mémoires, vraiment un chef-d'œuvre ! C'est à jeter des pleurs. Il y a du génie dans ce style si original, prodigieux d'esprit, de verve, étincelant. Quels portraits admirables il fait de Garibaldi, de Mazzini [...]. Et avec quel haut comique il se moque de ces Allemands insensés, de Struve, entre autres. On ne se lasse pas d'écouter ces pages de feu, on voudrait les lui faire recommencer. Personne n'a plus d'esprit que Herzen, on dira l'esprit Herzen, comme on dit l'esprit voltairien : gaieté, moquerie, finesse, pénétration, profonde observation, tout est en lui⁷⁰.

260

Les traits de cet esprit « herzenien » sont innombrables. Ils sont particulièrement abondants dans les brefs articles d'humeur du *Kolokol*, parus dans la rubrique des « Mélanges ». Bornons-nous à quelques exemples. Un capitaine de gendarmes a été tué par des insurgés polonais en 1863. Un journal réactionnaire le qualifie de martyr : « Quel sera l'étonnement au paradis », observe Herzen, « c'est le premier saint du corps des gendarmes » (t. 17, p. 72). En avril 1861, le recteur de l'université de Pétersbourg, à la suite de « désordres » aux cours, menace d'exclure les étudiants, sauf ceux qui pourront prouver qu'ils n'étaient pas là. Herzen souligne l'absurdité de la mesure en remarquant qu'elle aboutit à « laisser à l'université ceux qui prouveront qu'ils n'y vont pas » (t. 15, p. 72-73). À propos de la biographie d'une de ses têtes de Turc, le ministre de la justice Viktor Panin, parue dans les *Voix de la Russie* [*Golosa iz Rossii*], Herzen note qu'elle est si complète qu'on regrette que n'y soient pas décrites ses obsèques (t. 14, p. 84).

À côté de ses billets, où le comique est plus frappant que dans les grands articles, ne serait-ce que par un effet de concentration, on trouve des pamphlets ou des billets accusateurs. L'indignation, face à des abus révoltants, y éclate

69 Cité dans *Byloe i dumy*, éd. cit., t. 11, p. 527. Voir aussi la lettre de M. A. Balakirev à V. V. Stasov, 26 septembre 1868 (*Perepiska* [Correspondance], Moskva, 1970, t. 1, p. 256-257). À propos de l'influence de Voltaire sur *Le Docteur Kroupov*, voir S. Gurvich-Lishchiner, « Istorija pervogo francuzskogo perevoda povesti Gercena... », *Jews & Slavs*, Jerusalem-St. Petersburg, 1993, t. 1, p. 285 et 294, n. 13.

70 Voir M. Mervaud, « Amitié et polémique... », art. cit., p. 68-69.

parfois à la manière de Voltaire. Le journal *Russkij Invalid* parle d'un Polonais fusillé pour deux incursions avec des « bandes de brigands » : « Quand donc ces tigres et ces ânes comprendront-ils », s'exclame Herzen, « qu'il est odieux de tuer des prisonniers, et encore plus odieux de les condamner avec des épithètes injurieuses ? [...] Quand donc auront-ils honte non seulement de leurs actes, mais de leurs paroles ? » (t. 18, p. 111).

La correspondance de Herzen fourmille de traits d'esprit, jeux de mots et calembours, souvent en plusieurs langues, et parfois intraduisibles. Ayant reçu la visite de deux comtes polonais et d'un prince russe alors qu'il est menacé d'être expulsé de Paris, Herzen écrit à Herwegh le 23 mai 1850 : « Mais, fichtre, me suis-je dit à moi-même, a-t-on jamais vu un homme encomté et enrincé de cette manière, mis à la porte par cette polissonne de police. Moi que le *Lloyd* appelle baron russe, je suis aristocrate comme Wellington, comme Ivan Golovine, comme la maison de Reuss-Greuss Hohen-Sigmaringen-Zaum (voir *Almanach de Gotha*, que ma mère achète tous les ans depuis 1808) » (t. 24, p. 56). Clin d'œil évident au baron Thunder-ten-tronckh, la plaisanterie prend une forme analogue dans une lettre du 2 février 1852, où Herzen conseille à son amie Maria Reichel de ne pas aller sans sa permission à Hockenkukerling ni à Unter Laub Ziegen (t. 24, p. 230).

Ce qui rapproche encore Herzen de Voltaire, c'est son intense activité éditoriale à Londres. On sait qu'en dehors de *L'Étoile polaire* et du *Kolokol*, l'imprimerie libre publiait maintes œuvres interdites en Russie, comme celles de Pouchkine et des décembristes, et de nombreuses brochures de propagande. Toutes ces éditions, et notamment les libelles qui y étaient produits, font songer à la « fabrique de Ferney ». On a peine à imaginer de nos jours l'influence qu'avait cette activité journalistique, et le rôle qu'elle joua aussi bien dans la naissance d'une opinion publique en Russie que dans l'abolition du servage (on sait par exemple que le *Kolokol* était lu par Alexandre II). La gloire de Herzen était sans doute comparable, dans les années 1855-1865, à celle de Voltaire dans les vingt dernières années de sa vie. La visite à Herzen à Londres était le pèlerinage que tout Russe cultivé se rendant à l'étranger se devait d'effectuer. Tolstoï et Dostoïevski, entre autres, n'y manquèrent pas. Mais, étant données les multiples relations de Herzen avec des proscrits étrangers, ces visites avaient un caractère international. Là encore, on peut les comparer aux visites à Ferney.

Aussi de nombreux contemporains ont-ils comparé Herzen à Voltaire. On l'a vu avec les propos cités de l'historien Granovski ou de Mme Quinet. Bien d'autres l'ont remarqué. Le critique Vissarion Belinski écrivait par exemple à Herzen le 6 avril 1846 : « Tu n'es pas poète [...], mais Voltaire ne l'était pas

non plus, non seulement dans *La Henriade*, mais dans *Candide*, pourtant son *Candide* rivalisera de longévité avec de nombreuses grandes œuvres d'art, et il a survécu à de nombreuses qui ne sont pas grandes, et il leur survivra encore plus⁷¹ ». Belinski est peut-être le premier qui ait suggéré ainsi la parenté de la prose intellectuelle de Herzen avec celle de Voltaire.

Cette comparaison était donc devenue courante du vivant même de Herzen. Bakounine la soulignera encore le 23 juin 1867 en écrivant à Herzen : « Reste notre puissant Voltaire, c'est là ta vérité, et donc ta force⁷² ». Lors des obsèques de Herzen au cimetière du Père Lachaise, le 23 janvier 1870, Pierre Malardier, en déposant un bouquet d'immortelles sur sa tombe, dira : « Au Voltaire du XIX^e siècle⁷³ ». En 1875, dans son avant-propos aux *Œuvres* de Herzen parues à titre posthume en dix volumes à Genève, Grigori Vyroubov qualifiera Herzen de « Voltaire russe⁷⁴ ». Quelques années plus tard, M. I. Venioukov écrit encore :

262

Sa place [à Herzen] dans l'histoire de la pensée russe et de la parole russe est définie depuis longtemps : il est notre Voltaire et peut-être en même temps notre Rousseau [...]. Son humanisme, par ses qualités, représente quelque chose d'intermédiaire entre les deux grands écrivains du XVIII^e siècle : les

71 Cité dans *Byloe i dumy*, éd. cit., t. 11, p. 523.

72 M. Bakounine, *Pis'ma A. I. Gercenu i N. P. Ogarevu* [Lettres à A. I. Herzen et N. P. Ogarev], Genève, s.n., 1896, p. 209. Le 19 août 1861, Schédo-Ferroti (pseudonyme du baron Firks) écrivant à Herzen pour lui reprocher la « brutalité » de ses accusations contre certains personnages officiels, faisait allusion à Voltaire. Herzen lui répond le 22 août : « Si quelqu'un, en vous parlant, m'a comparé à Voltaire, je ne puis rien en dire » (t. 27, p. 172).

73 A. Herzen, *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], éd. Lemke, Petrograd, Gos. izd-vo khudozh. lit-ry, 1919-1925, t. 21, p. 559-560 ; M. V. Nečkina, « Vol'ter i russkoe obščestvo » [« Voltaire et la société russe »], dans *Vol'ter. Stat'i i materialy* [Voltaire. Articles et documents], Moscou-Leningrad, 1948, p. 91. P. Malardier (1818-1894), instituteur nivernais, député républicain socialiste à la Constituante en 1848, banni au lendemain du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte. En août 1853, Herzen lui avait confié des exemplaires de l'appel « Typographie russe libre à Londres. Aux frères en Russie », à remettre en Suisse à Carl Vogt pour qu'il les distribue à des librairies radicales de Berne et de Genève. Il était revenu en France dans les années 1860. En 1871, il sera condamné à quinze ans de détention à la suite de manifestations en faveur de la Commune dans la Nièvre. Il sera amnistié en 1879.

74 A. Herzen, *Sočinenija v 10 t.* [Œuvres en 10 t.], Genève, s.n., 1875, p. XVIII (l'avant-propos est anonyme). Sur la comparaison avec Voltaire (son talent universel, son aptitude à passer rapidement d'un sujet à un autre, et son implacable ironie), voir p. XVIII-XXI. Vyroubov reprend cette comparaison dans ses *Souvenirs d'un révolutionnaire* [Revoljucionnye vospominanija], publiés dans *Vestnik Evropy* [Le Messager de l'Europe], 1913, n° 1, p. 61-62.

particularités de l'aristocrate spirituel et sceptique, et du plébéien fougueux et sincère⁷⁵.

L'historien polonais Alexandre Brückner, dépassant le cadre russe, définira Herzen comme le « Voltaire du Nord⁷⁶ ». Il contribuait ainsi à donner par la comparaison avec Voltaire un statut international à la pensée et à l'action de Herzen, comme l'avait fait dès 1870, on l'a vu, Pierre Malardier.

Ces jugements mériteraient bien entendu d'être nuancés. Venioukov note en effet très justement que Herzen a des traits qui le rapprochent de Rousseau. Granovski, de son côté, avait remarqué que, ce qui lui plaisait en Herzen, c'était ce qui lui plaisait chez Voltaire ou chez Diderot. Il y a bien chez Herzen quelque chose qui le rapproche de Diderot⁷⁷ plus peut-être que de Voltaire : son matérialisme et son athéisme, d'abord, mais aussi une pensée mouvante, soucieuse des moindres nuances de la pensée, apte à saisir les contradictions, les objections possibles et à les prendre en compte. En témoignent par exemple les dialogues de son œuvre préférée, *De l'autre rive*, où s'opposent et se complètent à la fois les points de vue d'un idéaliste et d'un réaliste, comme les deux pôles d'une pensée entre lesquels oscille l'auteur.

CONCLUSION

L'idée que se fait Herzen de Voltaire a évolué, comme a évolué son image de la France et des Français. Dans l'ensemble, il n'est pas tendre pour notre pays et pour ses habitants. Sans doute n'oublie-t-il pas ce que sa formation doit à la France des Lumières et au socialisme français. Mais il a été déçu dès son arrivée en France, en 1847. Ses *Lettres de France et d'Italie* reflètent cette profonde désillusion : le pays qu'il avait idéalisé et dont, comme ses amis russes occidentalistes, il attendait beaucoup, n'a guère d'autre idéal que de s'enrichir ; est-ce donc cette bourgeoisie louis-philipparde platement matérialiste, plus médiocre que l'aristocratie, qui représente l'avenir ? La révolution de 1848 donne brièvement un espoir de changement, mais elle échoue. Les terribles

75 M. I. Venjukov, *Istoričeskie očerki Rossii so vremeni Krymskoj vojny do zaključenija Berlinskogo dogovora* [Études historiques de la Russie de la guerre de Crimée à la conclusion du traité de Berlin], Prague, s.n., 1879, t. 3, p. 258.

76 A. Brückner, *Historia literatury rosyjskiej (1825-1914)*, Varsovie, Cracovie, Lwow, 1922, t. 2, p. 103-105. Cf. *Problemy izučenija Gercena* [Problèmes de l'étude de Herzen], Moscou, 1963, p. 389.

77 À la lecture des mémoires de Herzen, son futur gendre, l'historien Gabriel Monod, déclare dans sa lettre à Malwida von Meysenbug du 4 juillet 1866 : « M. Herzen se rapproche par plus d'un trait de nos grands hommes du 18^e siècle, surtout de Diderot » (Alexandre Zviguilsky, « Gabriel Monod et Alexandre Herzen d'après quelques lettres inédites », *Revue de littérature comparée*, avril-juin 1974, p. 314-315).

journées de juin, et leur répression, dont Herzen est le témoin, achèvent de le désespérer. Ses écrits de l'époque sont remplis d'imprécations, non seulement contre les puissances qui ont vaincu le peuple, mais aussi contre les républicains modérés qui n'ont pas su le soutenir. Pendant cette période anarchiste où Herzen s'écrie : « Vive la mort ! », il éprouve une sorte de dépit amoureux à l'égard de la France, à la mesure même des espoirs qu'il avait mis en elle. Il tourne alors ses regards vers la Russie absente qu'il ne reverra plus, mais où il croit déceler dans les institutions populaires que sont le mir et l'artel l'embryon d'un socialisme russe.

Les déceptions de Herzen à l'égard de la France et de l'Occident en général ont-elles contribué à entacher l'image qu'il en avait ? En tout cas, les jugements qu'il porte sur la France et les Français sont souvent sévères. Les Français, selon lui, ne sont pas libres moralement, aiment trop la discipline, la centralisation, la guerre, la dictature ; ils comprennent l'égalité comme un nivellement, leur patriotisme est obstiné et stupide, ils ont tendance à se considérer comme la nation la plus éclairée du monde, ayant pour vocation de servir de modèle à la planète entière. Herzen, dont la pensée mobile élabore sans cesse des variations sur un même thème, n'exclut naturellement pas que la France puisse évoluer vers un régime démocratique, et, pourquoi pas, vers un socialisme ouvrier. Mais l'histoire l'a rendu plutôt sceptique.

Bien entendu, il rend hommage au courage de Blanqui et de Barbès, qui ont sacrifié leur vie pour le peuple. Mais l'un des reproches qu'il fait aux penseurs et aux politiques français est d'être timorés. Proudhon est peut-être le seul qui échappe pour l'essentiel à cette critique. Et on peut se demander si l'idée que les Français manquent de hardiesse, comme par exemple Victor Hugo, n'affecte pas l'image qu'il se fait des philosophes français du XVIII^e siècle, et en premier lieu de Voltaire.